

Doris Kneller, Juive en Allemagne
Histoires juives 1960 – 1990

La cousine d'Amérique

– Tu demandes, comment nous avons fêté le shabbat, dans ces années heureuses...

Pensive, la cousine d'Amérique posa la cuillère en bois avec laquelle elle avait remué les ingrédients de son gâteau. La pâte coula sur la table. Le mixeur de la mère de Jana trônait dans son coin, inutilisé.

– Je ne veux pas de ces trucs modernes, avait-elle dit.

Stupéfaite, Jana l'avait fixée.

– Tu te moques de moi ? Tous les Américains aiment les appareils modernes.

Mais elle n'avait même pas attendu la réponse. Il y avait d'autres sujets qui l'intéressaient beaucoup plus. Anna, sa cousine, qui avait le même âge que ses parents, était sa seule chance de trouver des réponses à des questions qui l'obsédaient depuis des années.

– C'est vrai que vous étiez toujours heureux, à cette époque ?

La veille, lorsque sa cousine et son mari étaient arrivés de l'aéroport, Jana n'avait pas eu l'occasion de parler avec eux. Toute leur conversation avait été réduite à ces quelques civilités que ses parents attendaient d'elle. C'étaient les éternels : « As-tu dit bonjour ? » « As-tu donné la main ? » « Donne un bisou à ta cousine. » Comme si elle n'était pas assez grande pour savoir être polie.

Cet après-midi, en revanche, lorsqu'elle était rentrée de l'école, Jana s'était trouvée seule avec sa cousine. Elle aurait préféré se retirer immédiatement dans sa chambre, et seule sa politesse l'avait incité de passer un moment avec leur invitée. Mais ensuite, elle avait compris que ce fut l'occasion ou jamais de poser enfin ces questions à qui ses parents n'avaient jamais voulu répondre.

– Tu sais, murmura Anna, peut-être qu'on n'était pas tout le temps heureux. On s'est certainement aussi querellés, nous, les enfants. Et nos parents nous ont dit ce qu'il fallait faire ou pas, ce qui ne nous a pas toujours enchanté. On n'était pas des anges non plus, et quand nous n'étions pas sages, nous avons été punis comme tous les gamins du monde. Mais... Elle hésita. Comment t'expliquer ? Je pense que notre monde était intact. Oui, tout simplement intact. On était persuadés que la vie serait toujours comme ça. Éternellement. Nous rêvions d'un bel avenir, et nous y avons cru.

– Tu étais encore un enfant ?

Jana avait du mal à imaginer la vieille femme en petite fille.

– Oui. J'avais ton âge, à peu près. En fait, quel âge as-tu, Janale ?

En yiddish, la syllabe « le » à la fin d'un nom signifiait quelque chose comme « mon petit ». Janale, « ma petite Jana », sonnait alors comme une douce caresse.

– Treize ans.

Anna hocha la tête.

– Oui, c'est ça, à peu près. J'avais ton âge.

Pendant un moment, elle resta debout, les yeux baissés, sans dire un mot. Jana se demanda si elle était juste fatiguée – selon son expérience, les personnes âgées étaient souvent fatiguées – ou si elle était triste. Elle avait envie de lui poser son bras sur les épaules, mais elle n'osa pas. Elle avait l'impression que cette femme était si vieille qu'elle venait d'un autre siècle. D'un siècle lointain. Elle savait qu'elle était même un peu plus jeune que son père, mais si elle regardait ses yeux...

Étonnée, Jana se rendit compte pour la première fois qu'elle ne savait strictement rien de la vie de cette cousine. En fait, c'était même pas sa cousine, mais celle de son père. Elle n'était donc que sa grand-cousine. Mais ça ne changeait rien.

Ses parents lui avaient dit qu'Anna avait survécu à Auschwitz, comme Josef, son père. Avant la guerre, elle avait vécu au sud de la Pologne. Probablement dans le même village que tout le reste de la famille. Mais c'était tout. Ses informations s'arrêtaient là. Après la libération des camps, elle avait émigré en Amérique tandis

que Josef et sa femme étaient restés en Allemagne pour, un jour, donner naissance à un fils. Et, quatre ans plus tard, à Jana.

Lorsque Anna releva la tête, un petit sourire se dessina sur ses lèvres.

– Tu veux que je te fasse un chocolat chaud, ma Janale ?

Impatiente, la fille secoua la tête. Tout ce qu'elle voulait, c'était apprendre autant que possible sur la jeunesse de son père. De l'époque, avant que son monde soit détruit...

– Le shabbat, oui, le shabbat. C'était le jour le plus beau de la semaine.

De nouveau, elle se perdit dans ses rêves. Jana essaya de la relancer.

– En vérité, le shabbat commence déjà le vendredi soir, n'est-ce pas ?

Anna la regarda comme si elle l'avait réveillée après un long sommeil. Puis, elle sourit.

– Oui, ma chérie, pour les juifs, les jours commencent toujours au moment où le soleil se couche. Ça ne compte pas seulement pour le shabbat. C'est tous les jours comme ça. J'imagine que tu as appris cette règle dans tes cours de religion.

Jana acquiesça.

– Et après, qu'est-ce que vous faisiez ?

Sans s'en apercevoir, la femme caressa la cuillère qui traînait toujours sur la table. Le sourire n'avait pas quitté ses lèvres.

– Pour nous, le shabbat démarrait déjà tôt dans l'après-midi. Ou, plus exactement, les préparations. Nous, les enfants, on n'avait qu'une seule tâche : nous laver. Mais pas juste un peu, superficiellement. Tout devait être propre. Profondément propre. Nos mères, pour savoir si on était sage, ont même examiné nos oreilles.

Elle rigola, mais rapidement, elle redevint sérieuse.

– Les enfants plus grands ont lavé les petits. Parce que nos mères étaient occupées à préparer le festin du soir. Mon oncle, le père de ton papa, il a toujours dit qu'il fallait être propre pour accueillir le shabbat dignement.

Jana l'écoutait avidement. Elle aurait voulu qu'elle parle plus vite, pour avoir le temps de tout lui raconter avant que ses parents ne rentrent. Elle savait qu'il ne leur restait pas beaucoup de temps.

– Oui, reprit Anna, c'était le mot qu'il a utilisé. Dignement. C'était si important pour lui. Il est resté digne jusqu'à la fin. Les nazis ont pu lui ôter sa vie – mais pas sa dignité.

Une larme apparut au coin de son œil gauche. Une seule. Résolument, elle l'essuya, et sa main laissa un petit tracé de farine sur sa joue.

– Toutefois... Sa voix était plus basse qu'auparavant. Toutefois, répéta-t-elle, aujourd'hui, je sais que la préparation de notre corps était surtout un temps de méditation. Une préparation spirituelle. Une sorte de recueillement. De réflexion, aussi, pendant laquelle la semaine passée se déroulait devant nos yeux.

D'un air étonné, elle regarda la tache de pâte sur la table. Puis, elle haussa les épaules et s'assit sur une des chaises. De nouveau, un sourire embellit son visage.

– Ce qui ne nous empêchait pas de nous amuser tout l'après-midi. Parce qu'on n'était jamais seuls. C'était ça le plus beau. Tous les enfants de la famille étaient ensemble. Tous les frères et sœurs et cousins et cousines... En général, on se rassemblait tous chez la *mame* de ton papa.

Fascinée, la bouche légèrement ouverte, Jana avait suivi le récit de sa cousine. Lorsque sa grand-mère, la fameuse *mame*, fut évoquée, elle s'aperçut qu'elle n'avait pas la moindre idée de son apparence. Elle avait toujours envié ses copines chrétiennes qui possédaient d'anciennes photos de leurs familles, même des clichés pris pendant la guerre. Mais aux juifs, on avait tout volé. Jusqu'aux souvenirs.

– Elle était comment, ma grand-mère ?

– La *mame* ? Nous l'appelions tous la *mame*, la mère, bien que, pour mes frères et moi, ce n'était qu'une tante. Elle était très belle. Elle avait de beaux yeux bleus, tout comme toi, ma petite Jana. En fait, tu lui ressembles un peu. Elle était toujours très douce, et elle avait toujours une sucrerie et un mot gentil pour nous, les petits. Elle

n'était pas très grande, et au cours des années et après avoir mis au monde onze enfants, elle avait pris un peu de poids. Mais ça lui allait très bien.

– Onze enfants ?

– Oui. Tu ne savais pas que ton papa était le cadet de onze enfants ? Il avait neuf frères et une sœur. Hélas... Anna leva les yeux vers le plafond. Hélas, reprit-elle, plusieurs étaient morts pendant la guerre. Qu'ils reposent en paix.

Une autre petite larme coula sur sa joue. Elle l'enleva d'un geste impatient, comme si elle ne voulait plus pleurer, après tant d'années. Soudain, Jana se demanda si les innombrables rides dans son visage n'étaient pas les traces des larmes qu'elle avait versées.

La fille baissa la tête. Non, son père ne lui avait jamais parlé de ses frères qui étaient morts.

– Pendant que les enfants se sont lavés et ont joué à la préparation du shabbat – parce que pour nous, c'était toujours un jeu – les femmes étaient à la cuisine. Toutes ensemble, bien entendu. Ce n'était pas comme aujourd'hui, où chacune fait sa petite soupe seule dans son coin. Non, tout le monde apportait ses ingrédients chez la *mame*. Et quand nous nous sommes glissés dans le corridor devant la cuisine, nous les avons entendu rire. Je crois que, pour elles aussi, c'était une espèce de jeu.

– Elles faisaient à manger toutes ensemble, dans la même cuisine ? Super ! Ma mère flippe déjà si une seule personne se pointe pendant qu'elle prépare le dîner.

Anna se leva et versa du lait dans une casserole.

– Tu sais, Jana, si on les appelle les « années heureuses », ça signifie qu'à l'époque, on se sentait bien. Si une femme était triste, il y en avait toujours une autre pour la consoler. Et si elle était souffrante, une sœur ou une cousine s'occupait de ses enfants et de la nourriture de son mari. Comme ça, la malade pouvait se reposer sans se faire des soucis.

Posément, elle incorpora du chocolat dans le lait. Ses gestes étaient si doux qu'on aurait dit qu'elle caressait la casserole.

– Et lorsqu'un enfant était fâché contre ses parents, parce qu'il les trouvait injustes ou qu'il n'avait pas envie de les obéir, il y en avait toujours un autre pour le raisonner. Ou pour se montrer solidaire. Il est vrai qu'on se querellait beaucoup. Mais s'il était question de solidarité, nous étions tous sur la même longueur d'onde.

Spontanément, Jana pensa à son frère. Non, il n'était jamais solidaire avec elle. Et la solidarité de sa petite sœur ne l'intéressait pas non plus. Soudain, elle se rappela :

– Une fois, quand ma mère a été malade, Angela nous a tous invités à manger, mon frère, mon père et moi. Mais ça l'a gêné. Pas Angela, mais ma mère. Elle n'aime pas qu'on lui rende service.

– Angela ?

– Oui, Angela. C'est la nouvelle femme de mon oncle Fritz, tu vois de qui je parle. Du frère de maman.

Anna hocha la tête.

– Tu comprends ce que je veux dire, Janale ? C'était très gentil de la part d'Angela de vous inviter à manger. Mais son geste a mis ta mère dans l'embarras. Parce que ce n'était qu'un geste.

Sans interrompre la conversation, elle posa une tasse de chocolat chaud devant Jana.

– Chez nous, en revanche, les gestes n'existaient pas. Elle réfléchit avant de reprendre. Je veux dire... on n'avait pas besoin de geste – tout venait du cœur. Et personne n'a jamais invité personne.

Surprise, Jana l'interrompit.

– Comment... ? Tu viens de dire que vous avez mangé tous ensemble.

Sa cousine se rassit à la table.

– Bien sûr. Ce que je voulais dire – personne n'avait besoin de prononcer une invitation. C'était tout normal. Personne n'avait besoin de dire quelque chose. Si quelqu'un était triste ou malade, les autres étaient là pour lui. Dès qu'un membre de

leur famille avait besoin d'aide, ils étaient devant sa porte, tout de suite. Sans être demandés. Sans demander qu'on leur dise merci. Et personne ne se sentait embarrassé. Parce que tout était... comment dire... oui, tout était naturel.

Jana prit une gorgée du chocolat chaud.

– Et ceux qui n'avaient pas de famille ? Ou est-ce que ça n'existait pas ?

– Ceux qui n'avaient pas de famille ? répéta Anna la question. Oui, bien sûr, il y en avait aussi. Mais pour eux, c'était pareil. Le shabbat, ils se sont joints à leurs voisins comme s'ils étaient de la famille. Et s'ils avaient un problème, les autres les ont aidés, comme s'ils étaient leurs frères ou sœurs.

Soudain, toutes les deux se turent. Lorsque Anne avait parlé des voisins, l'image d'un jeune homme avait surgi devant ses yeux. Une image qu'elle avait oubliée. Presque. Pendant la fraction d'une seconde, elle avait envie de parler de ce premier amour si innocent... Mais quand elle ouvrit la bouche, les mots ne voulaient pas en sortir.

Jana ne se rendit même pas compte de la confusion de la vieille femme. Elle s'était levée. Maintenant, elle se tenait debout devant la fenêtre, le dos tourné à sa cousine. Elle aussi se sentait perturbée, mais pour d'autres raisons qu'Anna.

– Pourquoi c'est pas comme ça chez nous ? murmura-t-elle d'une voix si basse que sa cousine pouvait à peine l'entendre. Ici, ils font déjà un cirque quand ils invitent une seule personne. Et si Fritz vient avec Angela et ma cousine, à trois personnes, c'est tout un drame.

Anna se leva aussi. Elle s'approcha de Jana et posa sa main sur son épaule.

– Oui, je sais, prononça-t-elle, parlant presque aussi bas que la jeune fille. Aujourd'hui, quand on invite quelqu'un, on a besoin de briller. De se montrer de son meilleur côté et de ne servir que des délices. C'est très beau, bien sûr, mais aussi très cher. C'est pourquoi on ne peut pas se le payer très souvent. Inviter sa famille et manger ensemble, c'est devenu un luxe.

Ses yeux glissèrent sur les immeubles impersonnels en face qui bloquaient la vue du ciel.

– Chez nous, poursuivit-elle, c'était différent. Les invités ont mangé la même chose que la famille. C'est-à-dire, ce n'étaient même pas des invités. Si quelqu'un avait envie de manger chez l'autre, il est venu et s'est mis à table. Avec les autres.

Elle se secoua comme si elle voulait chasser l'image qui la hantait.

– On ne mangeait peut-être pas des délicatesses rares, mais c'était bon, et il y avait toujours assez pour tout le monde.

Brusquement, Jana se retourna et se rassit à la table. Ses parents allaient bientôt rentrer et mettre fin à leur conversation. Elle ne voulait pas perdre du temps précieux avec des sensibleries.

– Et les hommes ? Qu'est-ce qu'ils ont fait pendant que les femmes faisaient la cuisine ?

Le sourire réapparut sur le visage d'Anna.

– Les hommes étaient à la *shule*. À la synagogue.

Jana éclata de rire.

– *Shule*, c'est yiddish pour synagogue ? C'est rigolo. En allemand, nous disons *Schule*, ça veut dire « école ». C'est presque le même mot. Mais une école n'est pas une synagogue où on va pour prier.

Anna, toujours debout, lui caressa la tête. Elle était charmée par la soif de savoir de sa petite cousine. Si les souffrances dans le camp de concentration ne l'avaient pas privée de la possibilité d'avoir des enfants, elle aurait voulu une fille comme elle.

– Tu as raison, les expressions *shule* et *Schule* sont issues de la même racine. Le yiddish est une langue qui est très proche de l'allemand.

– Est de l'anglais aussi : là, on dit *school*.

Pendant un moment, Jana avait oublié sa hâte d'écouter le récit d'Anna pour se vanter de ses connaissances de l'anglais.

L'Américaine hochait la tête.

– Mais une école d’aujourd’hui, continua-t-elle, et une *shule* de l’époque, ce n’est pas la même chose. Dans ses années, la synagogue n’était pas seulement un endroit pour prier. Les hommes y sont aussi allés pour apprendre. C’était donc en même temps une école et une synagogue.

Jana haussa les sourcils.

– Et qu’est-ce qu’ils ont appris dans cette *shule-synagogue* ?

Tout ce qui était important dans la vie, pensa Anna. Mais elle ne le prononça pas. Elle s’était rendu compte à quel point ses histoires avaient perturbé sa jeune cousine. L’univers qu’elle avait évoqué pour elle n’avait rien en commun avec celui de la fille. Le monde avait changé et, avec lui, les valeurs.

– L’histoire de leur peuple et la volonté de Dieu, répondit-elle au lieu de révéler sa pensée. Ils ont étudié la Thora et les livres saints, comme le Pentateuque et les Haftarot, les paroles des prophètes. Puis, ils ont discuté de ce qu’ils ont lu. Il y avait le rabbin, un homme érudit, qui les a aidés à réfléchir.

Jana ricana.

– Ils avaient besoin qu’on les aide à réfléchir ?

Anna la tapa doucement sur l’épaule.

– Ne fais pas semblant de ne pas comprendre, la gronda-t-elle, amusée. Des gens comme ton père étaient bien capables de raisonner par eux-mêmes. Le rabbin leur donnait juste des pistes de réflexion.

Elle saisit sa tasse de chocolat. Le liquide avait refroidi.

– Mais ils n’avaient pas le droit de croire, tout simplement, ce qu’il disait ou apprendre ses mots par cœur. Il les a obligés à faire leurs propres analyses et à avoir leurs propres idées.

– Et si ses idées ne correspondaient pas aux opinions du rabbin ? Si elles contredisaient à ses croyances ?

La femme ralluma la plaque de cuisson pour réchauffer la boisson. Ensuite, elle resservit sa cousine.

– Ce n’était pas grave, répondit-elle enfin. Le rabbin a juste exigé que les hommes soutiennent leur opinion par des arguments logiques.

Ses yeux errèrent vers la fenêtre. Le soleil avait disparu.

– Ce que tu penses est sans importance. Tu penses ce que tu veux : autant que tu sais, pourquoi tu le penses. Et autant que tu es capable de suivre tes idées jusqu’à la dernière conséquence.

Jana entoura sa tasse de ses mains, comme si elle avait besoin de les réchauffer.

– Ça, je ne l’ai encore jamais entendu, fit-elle, songeuse.

Anna hocha la tête.

– C’est ça la vraie base du judaïsme. La liberté de la pensée – mais en même temps, l’exigence que la pensée soit logique. Un vrai juif ne donne jamais son opinion avant de l’avoir analysée de tous les côtés.

Pendant un moment, Jana était plongée dans ses réflexions. Oui, son père était comme ça. Si on lui demandait son avis, il ne répondait jamais avant d’avoir considéré tous les aspects.

– Mon père était à la *shule* lui aussi ?

– Bien sûr, comme tous les hommes.

Après un regard vers l’horloge sur le mur de la cuisine, Anna reprit sa pâte de gâteau et recommença à la remuer.

– Je fais un gâteau pour vous, expliqua-t-elle. Un gâteau comme ton papa l’a connu à l’époque. Il n’est peut-être pas aussi bon que les gâteaux de la *mame*, ajouta-t-elle. Tout à coup, son visage parut encore plus vieux. Mais Josef se souviendra. Il lui rappellera ces bonnes années.

Mais Jana ne s’intéressait pas au gâteau.

– Pourquoi les femmes n’allaient pas à la *shule* ? demanda-t-elle après quelques minutes passées à observer les mains de sa cousine. Je trouve que c’était pas juste. Pendant que les hommes ont discuté, les femmes étaient obligées de travailler à la

cuisine.

Anna éclata de rire.

– Mais non, les femmes n'ont pas travaillé. Elles se sont fait plaisir. Cuisiner ensemble, c'était la joie pure. Et je crois, continua-t-elle après quelques tours de sa cuillère en bois, c'est la raison pour laquelle leurs plats étaient si bons. Elles ont utilisé des ingrédients que je n'ai jamais plus trouvés, après la guerre.

– Lesquels ?

La fille scruta la mine de sa cousine. Subitement, toute la vieillese avait quitté le visage de la femme, et elle avait l'air si jeune qu'elle aurait pu être sa sœur... presque aussi jeune que dans les années heureuses. Mais aussi fragile. Comme si ses traits avaient été récupérés par la jeune fille innocente qu'elle avait été avant la guerre.

Anna ne répondit pas. De nouveau, une larme coula sur sa joue, suivie par une autre et encore une autre. Cette fois-ci, Jana n'hésita pas à la prendre dans ses bras. Elle ne voulait pas qu'elle remarque qu'elle aussi s'était mise à pleurer. Sans pouvoir se l'expliquer, elle avait soudain le sentiment d'avoir perdu quelque chose. Quelque chose qu'elle n'avait jamais connu. Mais qui lui manquait affreusement.

– Lesquels ? répéta-t-elle.

La femme s'essuya les larmes avec le dos de ses mains pleines de pâte de gâteau.

– L'amitié, Jana, l'amitié, la joie et l'amour. Et le plaisir d'être vivant.